

La BPI au fil de ses publics (1977-2000)

Christophe EVANS*

Dans leur ouvrage *Durkheim et le suicide*, Christian Baudelot et Roger Establet proposent la définition suivante du fait social durkheimien :

« Tout ensemble d'actions humaines dont la trace sur un appareil d'enregistrement présente une certaine régularité¹. »

Si l'on retient les mêmes critères rudimentaires pour analyser les cumuls annuels de visites de la Bibliothèque publique d'information du Centre Georges-Pompidou, un constat s'impose : la fréquentation de cet établissement est un véritable fait social.

Au cours de la première phase d'activité ininterrompue de l'institution, de 1977 à 1997, la bibliothèque générale dont l'accès était situé au deuxième étage du Centre enregistrait régulièrement plus de 10 000 entrées chaque jour, soit plus de 3 millions d'entrées annuelles en moyenne (la tour Eiffel, le monument le plus visité de France, reçoit environ 6 millions de visites par an²). Ce sont là des moyennes mathématiques, dira-t-on, sans doute éloignées des comptages réels, donc en partie erronées. C'est vrai... et faux ! On connaît, en effet, parce qu'elles sont habituelles et prévisibles, un certain nombre de variations régulières en matière d'entrées à la BPI : à la fois saisonnières (les décrues estivales ou les

* Christophe Evans est chargé d'études en sociologie au Service études et recherche de la BPI.

1. Christian BAUDELLOT, Roger ESTABLET, *Durkheim et le suicide*, Paris, PUF, coll. « Philosophies », 1984.

2. Ce mode de calcul du nombre d'entrées à la BPI ne tient pas compte de la Salle d'actualité, située au rez-de-chaussée du Centre, qui n'existe plus en tant que telle dans l'établissement rénové ayant rouvert en janvier 2000 (elle totalisait environ 500 000 visites annuelles dans les années 1990). Le Centre Pompidou a fermé ses portes au public en septembre 1997 pour travaux et reconfiguration des espaces. Au cours de cette période qui allait durer deux ans, la BPI a maintenu une partie de son activité dans une annexe située dans le quartier de l'horloge : la BPI-Brantôme. Enfin, par souci de précision et d'honnêteté, il faut signaler que la moyenne journalière estimée à 10 000 concerne des entrées *et non des entrants*. Cela veut donc dire qu'une même personne peut être comptabilisée à plusieurs reprises s'il lui arrive, par exemple, de quitter l'établissement et d'y entrer à nouveau au cours d'une même journée. Ce phénomène avait d'autant plus d'importance dans l'ancienne configuration de la BPI que la cursive permettant de se restaurer et de fumer une cigarette, de même que les toilettes, étaient situées à l'extérieur de la bibliothèque. Quand on sait que la durée moyenne de visite était de deux heures quarante-cinq et l'amplitude maximale dix heures en 1995, on peut se faire une idée, même imprécise, du taux de surcomptage quotidien. Nul doute qu'une grande partie du « déficit » de 3 000 entrées constaté aujourd'hui dans la nouvelle configuration tient simplement au fait que les comptages actuels ne sont plus affectés par ce phénomène (la cursive-fumoir, la cafétéria et les toilettes sont désormais situées à l'intérieur de la zone d'enregistrement).

périodes d'examens universitaires), hebdomadaires (les pics de fréquentation du week-end) ou journalières (les heures creuses en soirée). Mais si l'on considère les chiffres bruts avec un peu de recul – exception faite de variations accidentelles aussi importantes que celles provoquées par les mouvements sociaux de la fin de l'année 1995 par exemple –, les écarts à la moyenne générale sont tout de même limités puisqu'ils ne dépassent jamais 8 % d'une année à l'autre.

C'est que la pratique d'un établissement culturel tel qu'une grande bibliothèque publique n'est pas comparable à celle d'un musée national qui a toute les chances d'être tributaire de l'actualité autant que de la saisonnalité. Les modalités de fréquentation des usagers des bibliothèques françaises ont ceci de particulier que leur taux de réitération de visite – il nous arrive à ce propos de parler « d'hyper-assiduité » à la BPI – est une constante du genre. Pour beaucoup, la demande de bibliothèque est un besoin de fond : régulier, voire permanent.

On trouvera dans les pages qui suivent, un tableau synthétique des principales données d'enquêtes relatives aux publics de la BPI sur plus de vingt ans. L'accent sera mis sur trois points : l'appropriation étudiante de l'établissement, les filières d'usage en fonction des catégories d'usagers et la question de la démocratisation culturelle et de son évaluation problématique.

Méthodologie des enquêtes de fréquentation à la BPI

Ne disposant pas de fichiers d'inscrits (les documents sont en accès libre, gratuit, et en consultation sur place sans possibilité d'emprunt), la BPI procède régulièrement à des enquêtes par sondage de type aléatoire afin de produire des informations sur les profils, les pratiques et les représentations de ses usagers. Ces sondages sont effectués en règle générale en deux vagues de six jours chacune, auprès de deux à trois mille visiteurs en moyenne. Les personnes sont prélevées en fonction d'un pas de tirage variable selon les flux journaliers, et interrogées en face à face lors de leur sortie définitive de la bibliothèque.

Caractéristiques techniques des enquêtes

1978. Échantillon : 8 112 personnes interrogées au total en 2 vagues de 6 jours, en mai 1978 et en novembre-décembre de la même année (4 833 pour la bibliothèque générale du deuxième étage du Centre et 3 279 pour la Salle d'actualité).

1982. Échantillon : 4 965 personnes interrogées au total en 2 vagues de 6 jours, en novembre 1981 et en mai 1982 (3 408 pour la bibliothèque générale du deuxième étage du Centre et 1 557 pour la Salle d'actualité).

1988. Échantillon : 2 749 personnes interrogées en une seule vague de 6 jours courant mai 1988 (1 893 pour la bibliothèque générale du deuxième étage du Centre et 856 pour la Salle d'actualité).

1995. Échantillon : 2 803 personnes interrogées en deux vagues de 6 jours à la sortie de la bibliothèque générale (hors Salle d'actualité), en mai 1995 et en novembre de la même année.

L'appropriation étudiante de la BPI

La dernière enquête de fréquentation générale réalisée en 1995 établissait un différentiel de 72 % d'étudiants et de 28 % de non-étudiants³ pour la seule bibliothèque du deuxième étage (voir le tableau ci-dessous pour la ventilation complète des résultats). Même s'il convient de s'interroger sur ce type de découpage artificiel⁴, voilà qui apparaît comme un déséquilibre considérable.

Tableau 1 – Composition socioprofessionnelle des publics de la BPI de 1982 à 1995

en %

	1982	1988	1995
Artisans, commerçants, chefs d'entreprise	1,0	0,5	1,0
Cadres et professions intellectuelles supérieures	13,0	15,0	10,0
Professions intermédiaires	8,0	7,0	3,0
Employés	5,0	4,5	3,0
Ouvriers	4,0	2,0	0,5
Retraités	2,0	2,0	0,5
Chômeurs	4,0	3,0	4,0
Étudiants	53,0	57,0	72,0
Scolaires	7,0	5,5	5,0
Autres ou sans réponse	3,0	3,5	1,0
Total	100,0	100,0	100,0

Nota bene : Le changement de nomenclature Insee en 1982 rend difficile l'intégration des statistiques produites en 1978.

Source : *Enquêtes de fréquentation* (BPI).

La BPI, en effet, a été conçue à l'origine pour accueillir *tous* les publics. À l'ouverture, le rapport entre les deux catégories d'utilisateurs était d'ailleurs beaucoup plus équilibré et paraissait conforme aux missions de l'établissement ; ce dernier était occupé par 48,5 % d'étudiants et 51,5 % de non-étudiants dont 9,5 % de scolaires, selon les statistiques produites en 1978. Un scénario catastrophe se profile alors : les étudiants des années 1990 auraient chassé de la bibliothèque une grande partie de ses usagers naturels (actifs et autres inactifs), ne laissant qu'une portion congrue aux plus « accrochés » et transformant la BPI en bibliothèque universitaire. Pis encore ! Si l'on additionne en 1995 le pourcentage d'étudiants

3. Privilégiant une grille de lecture « étudiants vs reste du monde », les scolaires (5 %) sont ici agrégés aux « non-étudiants ».
4. On trouve en 1995 proportionnellement plus de diplômés au-delà de la maîtrise parmi les catégories « cadres, professions intellectuelles supérieures » et « professions intermédiaires » que chez les étudiants : le diplôme n'est donc pas le critère le plus clivant entre les deux populations. Par ailleurs, pas moins d'un étudiant sur cinq environ interrogé en 1995 ne s'était pas déplacé le jour de l'enquête pour des motifs directement liés à ses études. Pour une présentation détaillée et critique des statistiques de fréquentation, voir Christophe EVANS, *La BPI à l'usage ; 1978-1995 : analyse comparée des profils et des pratiques des usagers de la Bibliothèque publique d'information du Centre Georges-Pompidou*, Paris, BPI-Centre Georges-Pompidou, 1998.

avec celui des scolaires et celui des enseignants, on obtient un total de 80 % pour l'Éducation nationale. Aucun village gaulois ne résisterait à pareil encercllement...

Or, en replaçant ce phénomène local d'homogénéisation relative des publics sur une échelle beaucoup plus vaste (les évolutions de la structure sociale française dans son ensemble au cours des vingt-cinq dernières années), « l'envahissement étudiant » évoqué parfois à propos de la BPI devient plus modestement – du moins pour partie – un processus logique et sans doute légitime d'installation de cette catégorie d'usagers dans l'enceinte de la bibliothèque.

Substitution et auto-élimination

Pour analyser correctement le processus d'inflation du public étudiant, il faut commencer en fait par évoquer un phénomène de transformation « naturelle » d'une partie des usagers de la BPI. En effet, une proportion importante d'entre eux appartenant aux classes moyennes et aux classes populaires qui fréquentaient autrefois la bibliothèque et qui n'apparaissent presque plus aujourd'hui dans les relevés statistiques y sont pourtant toujours présents, mais en tant qu'étudiants, et non plus sous la forme d'actifs. Ce n'est donc pas un hasard si neuf personnes sur dix appartenant à la catégorie « professions intermédiaires » interrogées à la BPI en 1995 avaient plus de 24 ans : cela veut tout simplement dire que ces usagers qui forment le gros des classes moyennes étaient particulièrement mal représentés parmi les moins de 24 ans, limite d'âge au-dessous de laquelle on a de nos jours beaucoup plus de chances qu'il y a vingt ans d'être encore scolarisé.

Le quart seulement d'une classe d'âge obtenait le bac au milieu des années 1970, pas moins des deux tiers environ en 1995. La population étudiante inscrite dans l'enseignement supérieur représentait 28 % de l'ensemble des 18-22 ans en 1980, et déjà 50 % au début des années 1990⁵. C'est précisément à cette époque que la présence étudiante s'est considérablement renforcée à la BPI, le taux d'accroissement annuel de cette catégorie d'usagers ayant alors doublé. On peut donc avancer l'hypothèse que les mutations de la démographie scolaire française – notamment en ce qui concerne la massification de l'enseignement supérieur – sont bien la cause principale des modifications de la structure des publics à la BPI.

Au niveau régional, il convient par ailleurs de rappeler que l'Île-de-France est demeurée la première région universitaire. Malgré un rattrapage considérable de la province, elle accueille encore de nos jours un peu plus d'un étudiant sur quatre des universités françaises. Pourtant, on ne disposait dans la capitale au début des années 1990 que d'une moyenne de 0,33 m² par étudiant en bibliothèque universitaire, pour une moyenne de 0,60 m² au niveau national, soit presque deux fois moins. Non seulement les bibliothèques universitaires sont

5. Olivier GALLAND (sous la dir. de), *Le monde des étudiants*, Paris, PUF, 1995.

saturées en Île-de-France mais leurs conditions d'accès, voire leur ambiance ou leur image symbolique, ne satisfont guère ceux qui manquent d'assurance ou plus simplement d'envie, parce qu'ils n'ont pas, contrairement à la plupart de leurs aînés, « hérité » de leur statut⁶. Bien que la multifréquentation soit une pratique fort répandue chez les étudiants parisiens⁷, il me semble ainsi tout à fait révélateur que la BPI compte tout de même 17 % d'étudiants monofréquenteurs en 1995. Cela revient à dire en effet que près d'un usager sur cinq inscrit en premier, deuxième ou troisième cycle universitaire, n'utilise *que* cette bibliothèque pour satisfaire ses besoins en documentation et en espace de travail.

Au niveau local, enfin, il faut considérer les nombreux atouts dont dispose la BPI pour un public juvénile et étudiant : entrée gratuite, collections encyclopédiques en accès libre, commodité des espaces de travail, étendue des horaires et des jours d'ouverture... Mais il faut également souligner la particularité du « compromis BPI » pour cette catégorie d'usagers. Le séjour dans la bibliothèque du Centre Pompidou offre en effet l'occasion de joindre l'utile à l'agréable, c'est-à-dire qu'il permet de combiner en une seule formule une activité studieuse avec les nombreux avantages que procure l'installation en centre ville : sociabilité effective ou simplement virtuelle avec les autres usagers⁸, concentration des lieux de spectacles... Contrairement à ce que l'on pourrait penser, il ne faut pas négliger non plus le fait qu'un établissement ouvert au grand public comme la BPI facilite le travail et la concentration personnelle aux dires mêmes de nombreux usagers, plutôt qu'il ne la freine ou ne l'empêche.

En ce qui concerne les catégories d'usagers – ou plutôt ex-usagers – employés, ouvriers ainsi que les autres inactifs (les retraités), plutôt que de parler d'éviction de la bibliothèque par les étudiants, il convient plus sagement d'envisager l'hypothèse d'un phénomène d'auto-élimination. La surreprésentation des étudiants et des jeunes est en effet souvent dommageable à l'intérêt que les plus âgés ou les moins diplômés peuvent porter à la BPI. Il existe dans les établissements culturels à forte légitimité une forme de violence symbolique qui conduit certaines personnes à céder leur place au sens propre comme au sens figuré⁹. Au cours d'un entretien réalisé en 1997, une femme de 54 ans, issue d'un milieu populaire et cadre au chômage depuis plusieurs années, grande habituée de la bibliothèque qu'elle fréquentait depuis l'ouverture du Centre, déclarait ainsi :

-
6. Pierre BOURDIEU, Jean-Claude PASSERON, *Les héritiers : les étudiants et la culture*, Paris, Éditions de Minuit, 1964.
 7. Un étudiant parisien sur dix fréquente en moyenne six bibliothèques (Aline GIRARD-BILLON, Jean-François HERSENT, « Pratiques des bibliothèques à Paris aujourd'hui : résultats d'une enquête de l'observatoire permanent de la lecture publique à Paris », *Bulletin des bibliothèques de France*, t. 43, n° 4, 1998).
 8. Il suffit de s'immerger dans la foule pour se sentir entouré, sans même que des relations interpersonnelles effectives ne permettent de justifier ce sentiment « d'être avec », de « faire corps ».
 9. La violence symbolique se caractérise par le fait qu'elle s'exerce avec la complicité même des personnes qui la subissent. Les victimes parviennent non seulement à la tolérer mais vont parfois jusqu'à trouver elles-mêmes les raisons qui permettent de la justifier. Dans notre exemple, on pourrait dire que certains usagers ou ex-usagers de la BPI participent, ou ont participé, à leur mise à l'écart de la bibliothèque dans la mesure où ils ne se sentaient pas en droit « d'imposer » leur présence.

« Moi je viens là, on va dire en dilettante, en bonheur... Les jeunes qui sont derrière moi, ils viennent bosser, eux, c'est du sérieux. Donc moi, je vais pas prendre vingt minutes, on va dire, à patauger dans le catalogue informatique pour faire "mumuse" entre guillemets. Je trouve qu'ici, c'est un lieu... moi je le prends comme un lieu de plaisir, mais on sent quand même que c'est un lieu de travail. Hein, donc il ne faut pas exagérer, il faut respecter les étudiants. »

On voit ainsi que, même chez certains habitués, la BPI est d'abord et avant tout envisagée comme une bibliothèque destinée aux étudiants, comme un établissement qui leur revient de droit. On peut donc dire que l'appropriation matérielle de la bibliothèque par les étudiants s'est sans doute accompagnée d'une appropriation symbolique. Il faut rappeler également que « l'effet Beaubourg » dont parlait Jean-François Barbier-Bouvet en 1986 (l'aspect repoussant de l'architecture moderne du Centre Pompidou pour certains publics plus âgés) est sans doute encore vivace chez certains, même s'il s'est atténué¹⁰. Enfin, il faut surtout préciser que le rapport au temps des retraités et des étudiants est très différent. Matériellement, les uns et les autres peuvent théoriquement en consacrer – ou plutôt en gaspiller – à patienter dans une file d'attente, mais dans les faits, on sait bien que les étudiants se montrent souvent plus tenaces que les autres pour surmonter cet obstacle. Ceci explique par conséquent qu'une forme de tri, de sélection naturelle, s'effectue aux portes mêmes de la bibliothèque.

L'accroissement du taux d'étudiants à la BPI a donc eu des conséquences importantes sur des indicateurs tels que l'âge moyen du public (la catégorie la plus représentée étant les 20-24 ans), mais également sur la structure par sexe. En 1995, les femmes étaient ainsi sensiblement plus nombreuses que les hommes (55 % contre 45 %) alors que depuis l'ouverture du Centre Pompidou, la bibliothèque était masculinisée à 60 %. Ce phénomène de rééquilibrage s'explique facilement par le fait que le taux d'étudiantes était nettement supérieur à celui des étudiants (20 points d'écart¹¹), d'autant que les filières les plus représentées à la BPI ont toujours été lettres et sciences humaines, disciplines, on le sait, féminisées aux trois quarts. Enfin, il faut signaler pour clore ce paragraphe une sorte de finalisation des usages de la bibliothèque consécutive à l'augmentation du nombre d'étudiants. En 1995, seulement un usager sur dix déclarait être venu sans motif particulier, soit deux fois moins qu'au début des années 1980.

Filières d'usages

La notion de « public de la BPI » est poreuse. Elle ne fait que figer artificiellement un entrelacs de trajectoires individuelles d'usagers dont les pratiques et les profils sont parfois très différents pour ne pas dire opposés. On enregistre ainsi des

10. J.-F. BARBIER-BOUVET, M. POULAIN, *Publics à l'œuvre : pratiques culturelles à la Bibliothèque publique d'information*, Paris, La Documentation française, 1986.

11. On sait que les filles sont plus nombreuses que les garçons en premier et second cycle supérieur, quasiment à égalité en troisième cycle.

variations sociales considérables de l'usage des médias et du recours aux différents services proposés par la bibliothèque (voir tableau 2). L'usage partagé d'un même établissement ne signifie donc pas que l'on y fait les mêmes choses avec les mêmes intentions. Dans le même ordre d'idées, plus d'un tiers des étudiants venaient à la BPI pour y travailler sur leurs propres documents contre seulement 15 % des usagers ni étudiants ni scolaires (actifs et autres inactifs). Pour les uns la bibliothèque est donc un local de travail en plus du reste, pour les autres, c'est avant tout un centre de documentation. Enfin, il faut signaler qu'en 1995, un rééquilibrage des publics avait eu lieu après 20 heures. À partir de cette heure tardive, les usagers ni étudiants ni scolaires étaient en effet proportionnellement aussi nombreux que les étudiants à entrer dans la bibliothèque : on peut avancer par conséquent que les modes d'usages de la bibliothèque diffèrent selon les horaires d'ouverture.

S'il existe une forme avérée d'étanchéité entre les différentes catégories d'usagers en matière de filières de pratiques, on notera toutefois que les entretiens réalisés à la BPI montrent souvent qu'étudiants et non-étudiants ne s'ignorent pas et ne sont pas totalement indifférents les uns aux autres, même si les contacts sont plutôt rares. Nous l'avons brièvement signalé à propos des usagers qui se montraient sensibles à la « priorité étudiante » et à la légitimité de leur présence. Mais c'est vrai également pour les nombreux étudiants qui disent apprécier la relative hétérogénéité des publics de la BPI comparativement aux bibliothèques universitaires : ils évoquent dans ce cas un endroit unique en son genre, à la fois cosmopolite et démocratique, fréquenté selon eux par des usagers démunis culturellement parlant (peu diplômés), sinon socialement parlant (en situation de décrochage¹²).

Tableau 2 – Supports et services utilisés selon les PCS en 1995
(plusieurs réponses possibles)

en %

	Livres	Usuels	Presse	Revue	Vidéo	Labo de langues	Musique
Étudiants	69,0	22,0	9,0	12,0	2,0	2,0	3,0
Scolaires	56,0	27,5	8,0	3,0	4,0	3,0	3,0
Cadres, prof. intel. sup.	69,0	22,0	13,0	16,0	4,0	5,0	6,0
Prof. interm., empl., ouvriers	63,0	15,0	16,0	10,0	4,5	7,0	4,0
Chômeurs	49,0	24,0	14,0	18,0	7,0	14,0	8,0
Moyenne	67,0	22,0	10,0	12,0	3,0	3,0	4,0

Mode de lecture : 69 % des étudiants déclaraient avoir utilisé le jour de l'enquête des livres au sens restreint (monographies).

Nota bene : toutes les Pcs ne figurant pas dans ce tableau, la moyenne rappelée n'est pas la moyenne des catégories exposées.

Source : *Enquête de fréquentation* (BPI, 1995).

12. Voir les résultats de l'enquête qualitative basée sur soixante entretiens semi-directifs : Christophe EVANS, Agnès CAMUS, Jean-Michel CRETIN (préface Christian BAUDELLOT), *Les habitués : le microcosme d'une grande bibliothèque*, Paris, BPI-Centre Pompidou, 2000.

Enfin, il faut insister sur le fait que les différents départements du Centre Pompidou partagent de nombreux visiteurs. Plus du quart des usagers interrogés en 1995 (28 %) déclaraient par exemple avoir fréquenté les collections permanentes du musée national d'Art moderne au cours des douze mois précédant l'enquête (27 % des étudiants et 32 % des usagers qui n'étaient ni étudiants ni scolaires). Au cours de la même période, 23 % déclaraient par ailleurs s'être rendus au cinquième étage du Centre pour y visiter une exposition. Au total, 40 % au moins des personnes interrogées à la sortie de la bibliothèque déclaraient fréquenter occasionnellement les espaces du Centre en dehors de la BPI (39 % des étudiants, 47,5 % des non étudiants-non scolaires). On peut donc avancer, dans la limite des chiffres cités plus haut, que les différents départements du Centre sont complémentaires pour une partie non négligeable des usagers de la bibliothèque.

La BPI, outil de démocratisation culturelle ?

Aujourd'hui encore, il reste difficile de trancher une fois pour toutes cette question épineuse de la démocratisation de l'accès à la culture à la BPI. Comme souvent en pareil cas, le bon sens nous impose en fait une réponse en demi-teinte : non, sur le fond et au sens strict de la notion ; oui en partie, si l'on considère certains indicateurs périphériques.

Non, l'objectif de démocratisation culturelle au sens fort poursuivi par les concepteurs de la bibliothèque n'a pour ainsi dire jamais été totalement atteint. Depuis l'ouverture de l'établissement, les conditions particulières d'accès semblent surtout plaire aux catégories sociales les plus diplômées, voire les plus favorisées. Ainsi qu'il apparaît dans le tableau ci-dessous, les cadres et professions intellectuelles supérieures sont ainsi proportionnellement 4 fois plus représentés à l'intérieur de la bibliothèque que dans l'ensemble de la société française¹³. Si

Tableau 3 – Poids statistique des actifs occupés par PCS en 1995

en %

	France (a)	BPI (b)	Coefficient (b/a)
Agriculteurs	3,0	1,0	0,3
Artisans, commerçants, chefs d'entreprise	7,0	4,0	0,5
Cadres, professions intellectuelles supérieures	13,0	56,0	4,0
Professions intermédiaires	21,0	18,0	0,9
Employés	29,0	18,0	0,6
Ouvriers	27,0	3,0	0,1
Total	100,0	100,0	

Nota bene : ne figurent que les usagers de la bibliothèque ayant déclaré résider en France.

Sources : *Enquête emploi* (Insee, 1996) et *Enquête de fréquentation* (BPI, 1995).

13. Mais les cadres sont représentés à la BPI « seulement » 1,7 fois plus que dans Paris *intra-muros*.

on ne considère par ailleurs que la situation des actifs occupés (18 % de l'échantillon en 1995), les milieux sociaux supérieurs ont considérablement progressé aux dépens des milieux moyens et surtout populaires.

Certaines catégories d'usagers, telles que les retraités et les ouvriers, sont par conséquent toujours aussi peu représentées à la BPI. La situation des uns et des autres, même si leurs effectifs sont identiques en 1995, est d'ailleurs assez différente, voire tout à fait inverse. Le poids des ouvriers a considérablement diminué dans la société française depuis la fin des années 1970, alors que, au cours de la même période, celui des retraités a fortement augmenté de même que leur niveau d'études ; leur état de santé s'étant aussi amélioré. Or, malgré le temps libre dont ils sont censés disposer, les retraités n'occupent pas plus le terrain à la BPI en 1995 qu'en 1982.

Mais les analyses négatives qui précèdent ne reposent que sur un cinquième de l'échantillon. La masse des étudiants, difficiles à situer avec précision sur l'échelle sociale, complique toute forme d'évaluation globale. Il faut savoir à ce propos que jusqu'à l'enquête de fréquentation générale de 1995 incluse, aucune question spécifique ne prévoyait d'approcher la situation sociale de cette catégorie d'usagers en leur demandant, par exemple, de préciser la profession de leurs parents ou leur niveau de diplôme. Quelques indices nous permettent toutefois de penser que la surreprésentation étudiante n'invalide pas entièrement le phénomène de démocratisation mais qu'elle en est une forme d'illustration. Ce point a déjà été abordé lorsqu'il a été question ici d'un processus de transformation d'une partie du public. Ainsi, l'enquête réalisée en 1998 dans l'annexe de la BPI pendant les travaux de rénovation du Centre a permis de vérifier cette fois qu'une partie des usagers étudiants était bien issue de milieux moyens ou populaires¹⁴. Au cours de la même enquête, on a pu constater également que près d'un étudiant sur deux résidait en banlieue contre un tiers seulement des non-étudiants, sachant que les départements concernés étaient essentiellement les Hauts-de-Seine et surtout la Seine-Saint-Denis.

Peut-on cependant, quand on essaie d'analyser comment la BPI contribue à démocratiser l'accès à la culture, mettre sur le même plan la fréquentation étudiante dont le motif est essentiellement d'ordre « scolaire » (fréquentation contrainte et instrumentale) et celle des usagers non-étudiants qui viennent pour se cultiver (fréquentation non contrainte et gratuite) ? Est-on certain dans ce domaine d'être capable de distinguer ce qui est gratuit de ce qui ne l'est pas ? Et si l'on commence à répondre de façon tranchée à ce type de question, ne court-on pas le risque de hiérarchiser arbitrairement ce qui relève des missions d'une bibliothèque publique de référence, d'actualité, encyclopédique, et ce qui en relève moins ?

On voit donc qu'il n'est pas si facile d'évaluer le rôle de la BPI en matière de démocratisation culturelle. C'est d'autant plus vrai que cette analyse est volon-

14. Françoise GAUDET, Christophe EVANS, « La Bibliothèque publique d'information-Brantôme : un cas de restructuration des publics par l'offre ? », *Bulletin des bibliothèques de France*, t. 44, n° 4, 1999.

tairement cantonnée à l'examen de données quantitatives. On sait que celles-ci permettent surtout de délimiter des grandes masses, des profils d'usagers et de pratiques, sans rien dire sur le sens des expériences vécues. Les faibles pourcentages enregistrés ne doivent pas masquer par ailleurs le fait que, pour une portion non négligeable d'actifs occupés, la BPI a parfaitement rempli son rôle d'institution culturelle ouverte à tous et « désacralisante » : sur la base de plus de trois millions d'entrées annuelles, les profils minoritaires finissent tout de même par peser dans la balance.

J'ajouterai pour terminer que l'hétérogénéité des profils sociaux des étudiants qui fréquentent la BPI peut aussi refléter les changements positifs en matière d'usage des bibliothèques qu'a entraîné l'accès massif à l'enseignement supérieur (même s'ils sont finalisés et limités à la période des études). S'il est encore une fois un indicateur qui semble exercer une influence déterminante en matière de démocratisation de l'accès à la culture, c'est bien celui de la formation.

La Bibliothèque publique d'information

Date de création : 27 janvier 1976

Mission

La bibliothèque publique d'information est « un établissement public à caractère administratif » sous la tutelle du Ministère de la culture et de la communication (Direction du livre et de la lecture) dont elle reçoit son budget de fonctionnement et d'équipement.

Le décret de création précise que « la BPI est une bibliothèque nationale. Elle a pour mission d'offrir à tous, et dans toute la mesure du possible en libre accès, un choix constamment tenu à jour de collections françaises et étrangères de documents d'information générale et d'actualité » et « de constituer un centre de recherche documentaire en liaison avec les autres centres, bibliothèques et établissements culturels ». Elle « participe aux activités de l'ensemble culturel du Centre Georges-Pompidou » dont elle est un organisme associé (décret 76.82).

La BPI a fonctionné sans interruption de février 1977 à septembre 1997. Le Centre Pompidou ayant été fermé au public à cette date pour de vastes travaux de réaménagement et de reconfiguration des espaces, la BPI s'est installée partiellement et provisoirement sur le site de Brantôme de novembre 1997 à août 1999. Elle a rouvert dans le Centre Pompidou rénové fin janvier 2000. Les deux descriptifs qui suivent témoignent des changements qui sont intervenus dans la bibliothèque de 1995 à 2000, dates des deux dernières enquêtes de fréquentation générale évoquées dans ce texte.

La BPI en 1995 avant les travaux de réaménagements du Centre

- ▣ Ouverte du mercredi au lundi inclus. Fermeture hebdomadaire le mardi.
- ▣ Horaires d'ouverture : en semaine de 12 heures à 22 heures ; les samedis et dimanches de 10 heures à 22 heures.
- ▣ Surface des espaces publics : 10 000 m² environ répartis sur 3 niveaux, 1 800 places assises.
- ▣ La BPI dispose d'un espace Langues, d'un espace Musique, d'un espace Logiciels, d'un espace Public info, d'un service consacré aux usagers malvoyants, d'un espace Télévisions du monde et d'une salle d'actualité (170 places).

La BPI en 2000 après les travaux de réaménagement du Centre

- ▣ Ouverte du mercredi au lundi inclus. Fermeture hebdomadaire le mardi.
- ▣ Horaires d'ouverture : en semaine de 12 heures à 22 heures ; les samedis et dimanches de 11 heures à 22 heures.

Activités

- ▣ 10 000 m² d'espace publics répartis sur 3 niveaux indépendants dans le Centre Pompidou.

- ▣ 2 000 places assises.
- ▣ 350 000 imprimés, 10 000 disques (CD, DVD...), 2 200 films documentaires.
- ▣ La BPI dispose d'un espace Références, d'un espace Autoformation, d'un espace Son-Vidéo, d'une salle de Presse, d'un espace Télévisions du monde, de cabines équipées pour les usagers malvoyants et d'un Kiosque (cafétéria).
- ▣ 370 postes multimédia permettent d'accéder au catalogue informatisé des collections, au réseau de cédéroms et à l'internet (certains postes étant réservés pour la navigation libre), ainsi qu'à une revue de presse numérisée.

Fréquentation (première vague d'enquête de novembre 2000, résultats provisoires)

- ▣ 7 000 personnes environ fréquentent quotidiennement la bibliothèque depuis janvier 2000.
- ▣ Le public, depuis la réouverture, est composé de 59 % d'étudiants, 5 % de scolaires et de 36 % d'actifs et autres inactifs.
- ▣ Le différentiel général hommes/femmes est équilibré : 50/50 environ, mais chez les étudiants, la part des femmes excède celle des hommes.
- ▣ 74 % des usagers ont moins de 30 ans.
- ▣ Le niveau d'études est élevé : 68 % des usagers déclarent un niveau supérieur ou égal à bac + 3 ou 4.
- ▣ Parmi ceux qui sont venus plusieurs fois à la BPI (pas moins de 84 % des usagers), 68 % déclarent venir au moins une à deux fois par semaine.

Études

- ▣ Le budget annuel moyen du Service études et recherche est de 600 000 francs.
- ▣ Type d'études engagées : sondage aléatoire sur les profils, les pratiques et les représentations des usagers (2 000 personnes interrogées au total en novembre 2000 et mai 2001). Enquête qualitative par entretiens semi-directifs auprès de 60 habitués de la bibliothèque (juin-septembre 1997).